Zeitschrift: Textiles suisses [Édition multilingue]
Herausgeber: Textilverband Schweiz
Band: - (1968)
Heft: 5

Artikel: Avec cette touche originale...
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-796708

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

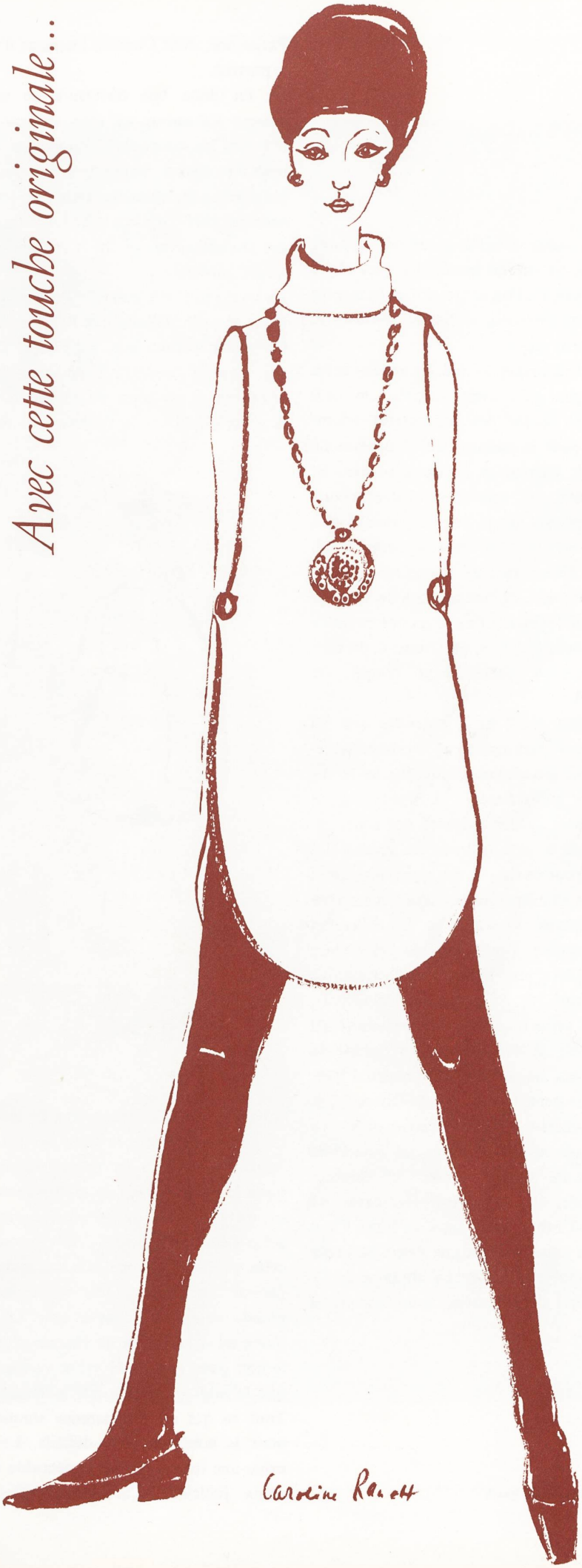
Avec cette touche originale...

Lorsque, vers 1867, la crinoline disparut, ce fut un concert de lamentations. Le poète symboliste Stéphane Mallarmé, qui était aussi chroniqueur de mode — pour assurer ce qu'on appellerait aujourd'hui sa matérielle — versa des pleurs sur cette monumentale architecture féminine défunte. Le monde de la mode n'en continua pas moins de vivre et de prospérer.

Lorsque Paul Poiret, un peu avant 1914, lança les jupes-culottes et les jupes entravées, ce fut un concert de protestations. Comment! on avait osé créer une mode qui n'était plus spécifiquement féminine. En dépit des grincements de dents, la couture parisienne connut une de ses périodes les plus fastes.

Lorsqu'il y a bientôt trois ans se mirent à déferler les mini-jupes, ce fut un tollé. Tout ce qui semblait l'apanage de la femme, les robes discrètes, les jambes voilées, tout cela disparaissait. Et l'on pensa que ce n'était qu'une toquade, et qu'autant en emporterait le vent. Les femmes, cependant, furent ravies de montrer leurs genoux et même leurs cuisses, parce que cela faisait jeune. Sans parler des hommes qui, par hypocrisie, vilipendaient la mode nouvelle, mais se réjouissaient des spectacles qu'elle offrait. A la vérité, comme l'écrivait Rip, en titre d'une de ses plus célèbres revues, « plus ça change, et plus c'est la même chose ». Au fond, les cheveux de nos jeunes gens et leurs côtelettes sur les joues, ne sont pas plus étonnants que ceux des déchaînés du romantisme, et leurs barbes que celles des amis d'Henri III ou des Trois Mousquetaires. Quant aux mini-jupes, elles sont plus brutales mais moins suggestives que celles que portait Madame Tallien, fendues à la grecque jusqu'en haut de la cuisse.

On a dit: ça ne durera pas. Mais ça dure, et les plus chevronnés des couturiers, comme les plus jeunes, se sont convertis aux jupes ultra courtes, aux motifs géométriques chers à Courrèges et aux couleurs acides comme un fruit vert. Partant de ces données, à priori ingrates, leur talent a corrigé la sécheresse de cette mode, par une science remarquable de la coupe et par des accessoires clinquants, mais amusants. Il ne faut s'étonner de rien en un temps où la jeunesse prime tout,



où la natalité débordante emplit, comme le ferait un raz de marée, les rues et les universités, où l'on conteste tout ce que les aînés ont entrepris, réalisé et, semblait-il, solidement étayé.

Le Paris de mai et de juin, les articles et les reportages qu'il avait suscités, ne promettaient guère des lendemains triomphants pour la couture, qui s'accommode mal des barricades et du désordre. Et cependant... et cependant, les acheteurs étrangers sont venus, aussi nombreux qu'à l'ordinaire; ils ont regardé, commenté, acheté. Donc, rien de changé; ni l'incertitude actuelle, ni l'excentricité de la mode ne les ont rebutés; ils ont trouvé ce qu'ils recherchent toujours, du nouveau, du bien imaginé, du parfaitement coupé, du spirituel.

La presse avait laissé entendre que les couturiers renonceraient vraisemblablement aux grandes robes du soir, les temps étant ce qu'ils étaient. Et cependant... et cependant, ils ont présenté des robes du soir dans la grande tradition, à côté des petits modèles simples en apparence. On a revu les somptueuses broderies et les flots de guipures. On a revu la collection suprêmement équilibrée de Dior-Marc Bohan; on a revu le petit tailleur classique de Chanel, la robe sage de Molyneux, comme on a revu le déchaînement visuel de Cardin et le déchaînement rythmé de Courrèges, les audaces raisonnées d'Yves Saint-Laurent, la maîtrise de Givenchy, le digne successeur de Balenciaga; on a revu les drapés savants de Grès, les ensembles colorés de Guy Laroche, les élancées d'Ungaro, les modèles originaux de Lanvin-Crahay, ceux aussi de Ricci. On a revu les jolies madames de Pierre Balmain, qui évoquent toujours la « Madame de... » de Louise de Vilmorin, apothéose de la Parisienne, dont Danielle Darrieux a tracé le portrait.

Ce fut donc une ouverture de saison comme les autres, et tous doivent s'en féliciter, les couturiers comme les créateurs de tissus nouveauté, comme les paruriers, comme les fourreurs, comme les accessoiristes. La pièce a été jouée en dépit des circonstances, et elle a remporté son succès habituel.

La mode nouvelle ruisselle de trouvailles. Il y a le style militaire que Brigitte Bardot introduisit certain soir à l'Elysée. On le voit partout, avec la taille marquée, le ceinturon, le sac accroché en bandoulière, le pantalon. Il y a le style farfelu avec le

collant, plus ou moins revêtu de tissus et de découpes, il y a le tissu de métal, le moins féminin en apparence, l'aluminium, il y a le foisonnement de motifs décoratifs en métal, en clinquant ou en plastique selon l'éthique « hippie ». Il y a toujours cette recherche des couleurs acides dans la gamme des jaunes et des verts, mais la grande nouveauté, c'est le noir. On dira que c'est à la portée de chacun d'utiliser le noir pour l'hiver. Je pense au contraire que le noir ne souffre pas la médiocrité. Tout ce qui est d'apparence simple est, pour le couturier, très difficile. Le noir exige une interprétation impeccable et un choix judicieux d'accessoires. Dernière nouveauté à signaler, les robes structurées de Cardin, destinées au prêt-à-porter, qui sont légères comme des poids mouches et comportent des motifs en relief.

Les présentations de juillet 1968 ont remporté un succès d'autant plus précis qu'on pouvait tout redouter. Nous verrons donc la femme de l'hiver prochain court vêtue, bottée comme précédemment, mais avec cette touche originale qu'est la sortie d'une mode nouvelle. Et nous la trouverons aussi jolie que sa devancière.

GALA

Dessins de Caroline Rauch

LOUIS FERAUD Imprimé sur laine de *Christian Fischbacher Co., Saint-Gall*

TED LAPIDUS
Soieries de *Robt. Schwarzenbach & Cie, Thalwil*

TED LAPIDUS
Soieries de *Robt. Schwarzenbach & Cie, Thalwil*